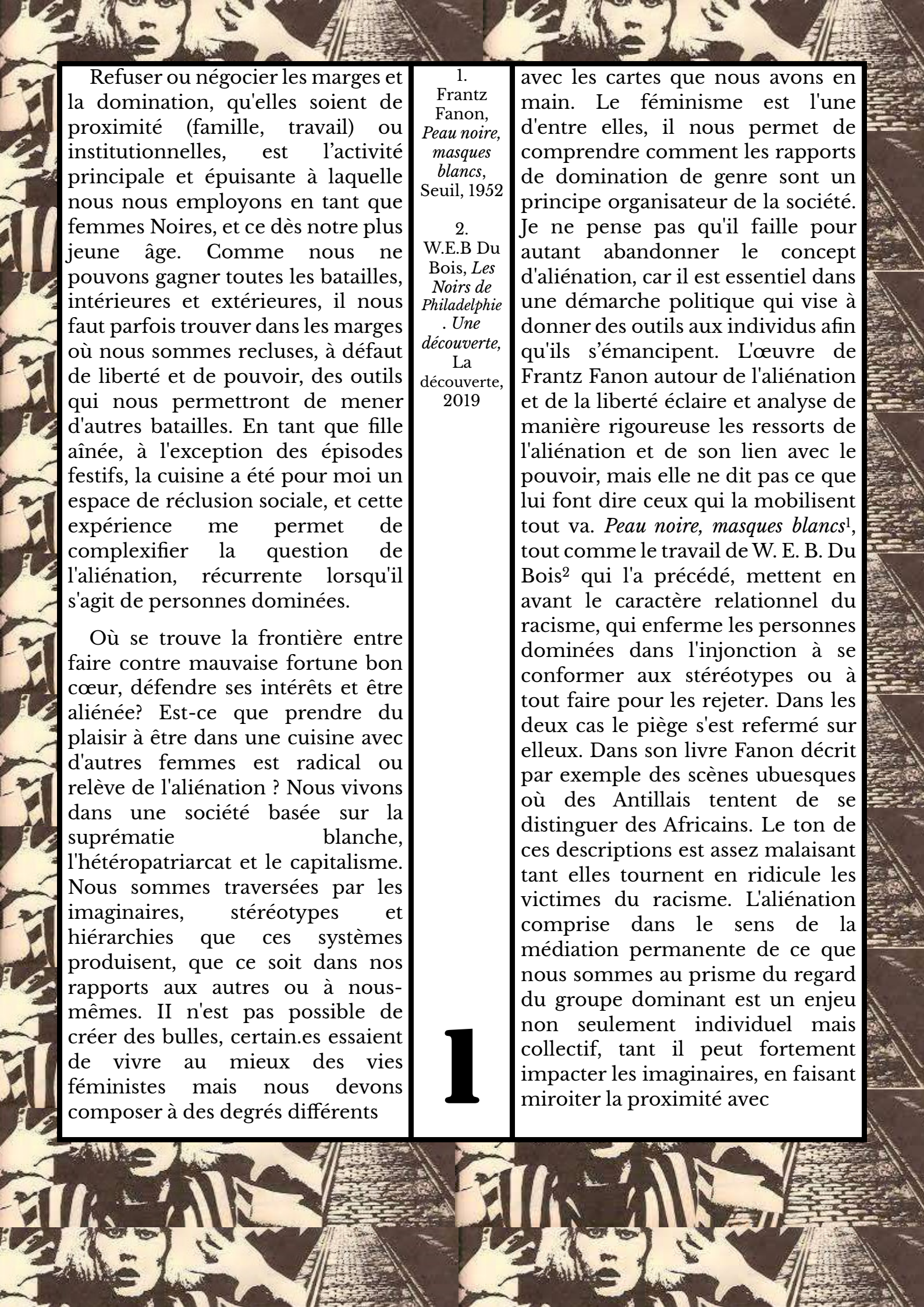




L'aliénation n'explique pas tout

Texte extrait du livre *et maintenant le pouvoir, un horizon politique afroféministe*, Fania Noël, aux éditions Cambourakis

Membre du collectif Mwasi, cofondatrice de la revue AssiégéEs, Fania Noël est une des militantes qui ont lancé le mouvement afroféministe en France dans les années 2010. Dans *et maintenant le pouvoir*, elle déploie le corpus théorique des féministes Noirs et aborde des thématiques telles que la famille, la misogynie, l'intersectionnalité, le néolibéralisme ou encore l'écologie. Puisant parfois ses exemples dans la pop culture ou analysant le traitement médiatique de certains faits divers, cet essai au style offensif dont les femmes Noires sont le sujet politique est une proposition afroféministe radicale pour toutes les conditions subalternes. Une réflexion qui ne vient ni demander ni réclamer, mais qui veut notifier un projet dont l'objectif est de faire un monde nouveau, débarrassé des systèmes de domination.



Refuser ou négocier les marges et la domination, qu'elles soient de proximité (famille, travail) ou institutionnelles, est l'activité principale et épuisante à laquelle nous nous employons en tant que femmes Noires, et ce dès notre plus jeune âge. Comme nous ne pouvons gagner toutes les batailles, intérieures et extérieures, il nous faut parfois trouver dans les marges où nous sommes recluses, à défaut de liberté et de pouvoir, des outils qui nous permettront de mener d'autres batailles. En tant que fille aînée, à l'exception des épisodes festifs, la cuisine a été pour moi un espace de réclusion sociale, et cette expérience me permet de complexifier la question de l'aliénation, récurrente lorsqu'il s'agit de personnes dominées.

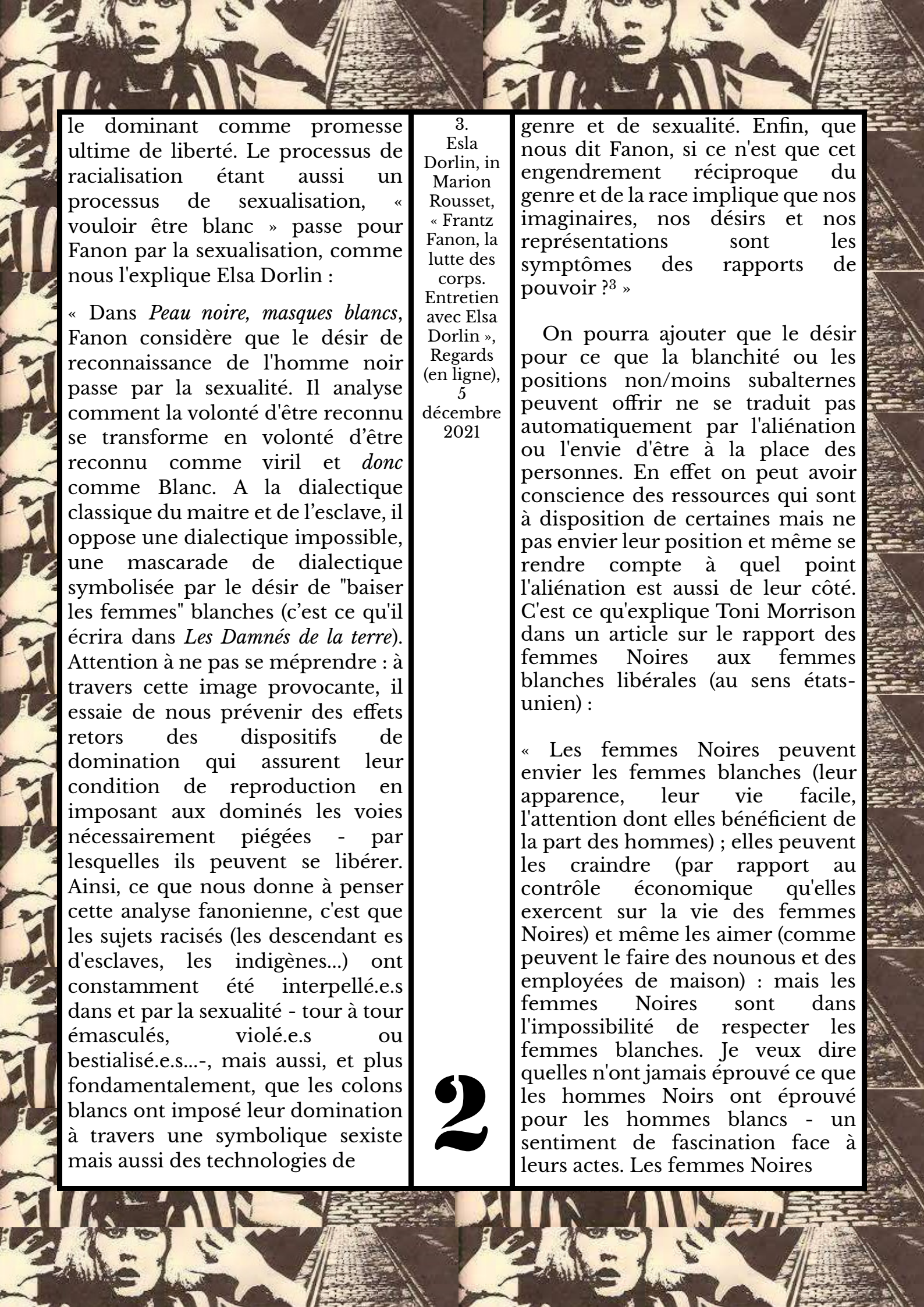
Où se trouve la frontière entre faire contre mauvaise fortune bon cœur, défendre ses intérêts et être aliénée? Est-ce que prendre du plaisir à être dans une cuisine avec d'autres femmes est radical ou relève de l'aliénation? Nous vivons dans une société basée sur la suprématie blanche, l'hétéropatriarcat et le capitalisme. Nous sommes traversées par les imaginaires, stéréotypes et hiérarchies que ces systèmes produisent, que ce soit dans nos rapports aux autres ou à nous-mêmes. Il n'est pas possible de créer des bulles, certain.es essaient de vivre au mieux des vies féministes mais nous devons composer à des degrés différents

1.
Frantz Fanon,
Peau noire, masques blancs,
Seuil, 1952

2.
W.E.B Du Bois, *Les Noirs de Philadelphie. Une découverte*,
La découverte, 2019

avec les cartes que nous avons en main. Le féminisme est l'une d'entre elles, il nous permet de comprendre comment les rapports de domination de genre sont un principe organisateur de la société. Je ne pense pas qu'il faille pour autant abandonner le concept d'aliénation, car il est essentiel dans une démarche politique qui vise à donner des outils aux individus afin qu'ils s'émancipent. L'œuvre de Frantz Fanon autour de l'aliénation et de la liberté éclaire et analyse de manière rigoureuse les ressorts de l'aliénation et de son lien avec le pouvoir, mais elle ne dit pas ce que lui font dire ceux qui la mobilisent tout va. *Peau noire, masques blancs*¹, tout comme le travail de W. E. B. Du Bois² qui l'a précédé, mettent en avant le caractère relationnel du racisme, qui enferme les personnes dominées dans l'injonction à se conformer aux stéréotypes ou à tout faire pour les rejeter. Dans les deux cas le piège s'est refermé sur elleux. Dans son livre Fanon décrit par exemple des scènes ubuesques où des Antillais tentent de se distinguer des Africains. Le ton de ces descriptions est assez malaisant tant elles tournent en ridicule les victimes du racisme. L'aliénation comprise dans le sens de la médiation permanente de ce que nous sommes au prisme du regard du groupe dominant est un enjeu non seulement individuel mais collectif, tant il peut fortement impacter les imaginaires, en faisant miroiter la proximité avec

I



le dominant comme promesse ultime de liberté. Le processus de racialisation étant aussi un processus de sexualisation, « vouloir être blanc » passe pour Fanon par la sexualisation, comme nous l'explique Elsa Dorlin :

« Dans *Peau noire, masques blancs*, Fanon considère que le désir de reconnaissance de l'homme noir passe par la sexualité. Il analyse comment la volonté d'être reconnu se transforme en volonté d'être reconnu comme viril et *donc* comme Blanc. A la dialectique classique du maître et de l'esclave, il oppose une dialectique impossible, une mascarade de dialectique symbolisée par le désir de "baiser les femmes" blanches (c'est ce qu'il écrira dans *Les Damnés de la terre*). Attention à ne pas se méprendre : à travers cette image provocante, il essaie de nous prévenir des effets retors des dispositifs de domination qui assurent leur condition de reproduction en imposant aux dominés les voies nécessairement piégées - par lesquelles ils peuvent se libérer. Ainsi, ce que nous donne à penser cette analyse fanonienne, c'est que les sujets racisés (les descendants d'esclaves, les indigènes...) ont constamment été interpellé.e.s dans et par la sexualité - tour à tour émasculés, violé.e.s ou bestialisé.e.s...-, mais aussi, et plus fondamentalement, que les colons blancs ont imposé leur domination à travers une symbolique sexiste mais aussi des technologies de

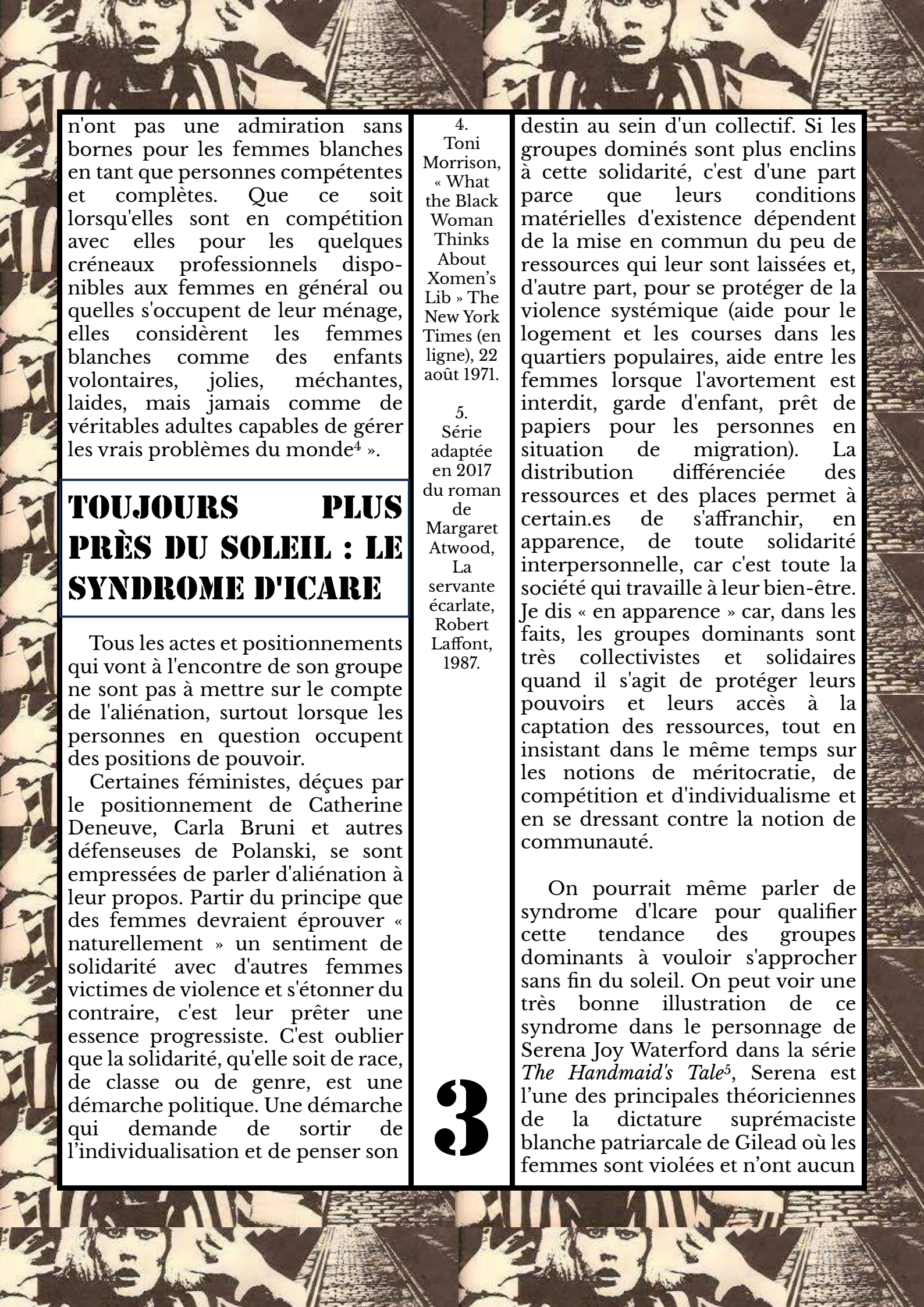
3.
Elsa Dorlin, in Marion Rousset, « Frantz Fanon, la lutte des corps. Entretien avec Elsa Dorlin », Regards (en ligne), 5 décembre 2021

genre et de sexualité. Enfin, que nous dit Fanon, si ce n'est que cet engendrement réciproque du genre et de la race implique que nos imaginaires, nos désirs et nos représentations sont les symptômes des rapports de pouvoir ?³ »

On pourra ajouter que le désir pour ce que la blancheur ou les positions non/moins subalternes peuvent offrir ne se traduit pas automatiquement par l'aliénation ou l'envie d'être à la place des personnes. En effet on peut avoir conscience des ressources qui sont à disposition de certaines mais ne pas envier leur position et même se rendre compte à quel point l'aliénation est aussi de leur côté. C'est ce qu'explique Toni Morrison dans un article sur le rapport des femmes Noires aux femmes blanches libérales (au sens états-unien) :

« Les femmes Noires peuvent envier les femmes blanches (leur apparence, leur vie facile, l'attention dont elles bénéficient de la part des hommes) ; elles peuvent les craindre (par rapport au contrôle économique qu'elles exercent sur la vie des femmes Noires) et même les aimer (comme peuvent le faire des nounous et des employées de maison) : mais les femmes Noires sont dans l'impossibilité de respecter les femmes blanches. Je veux dire quelles n'ont jamais éprouvé ce que les hommes Noirs ont éprouvé pour les hommes blancs - un sentiment de fascination face à leurs actes. Les femmes Noires

2



n'ont pas une admiration sans bornes pour les femmes blanches en tant que personnes compétentes et complètes. Que ce soit lorsqu'elles sont en compétition avec elles pour les quelques créneaux professionnels disponibles aux femmes en général ou qu'elles s'occupent de leur ménage, elles considèrent les femmes blanches comme des enfants volontaires, jolies, méchantes, laides, mais jamais comme de véritables adultes capables de gérer les vrais problèmes du monde⁴ ».

TOUJOURS PLUS PRÈS DU SOLEIL : LE SYNDROME D'ICARE

Tous les actes et positionnements qui vont à l'encontre de son groupe ne sont pas à mettre sur le compte de l'aliénation, surtout lorsque les personnes en question occupent des positions de pouvoir.

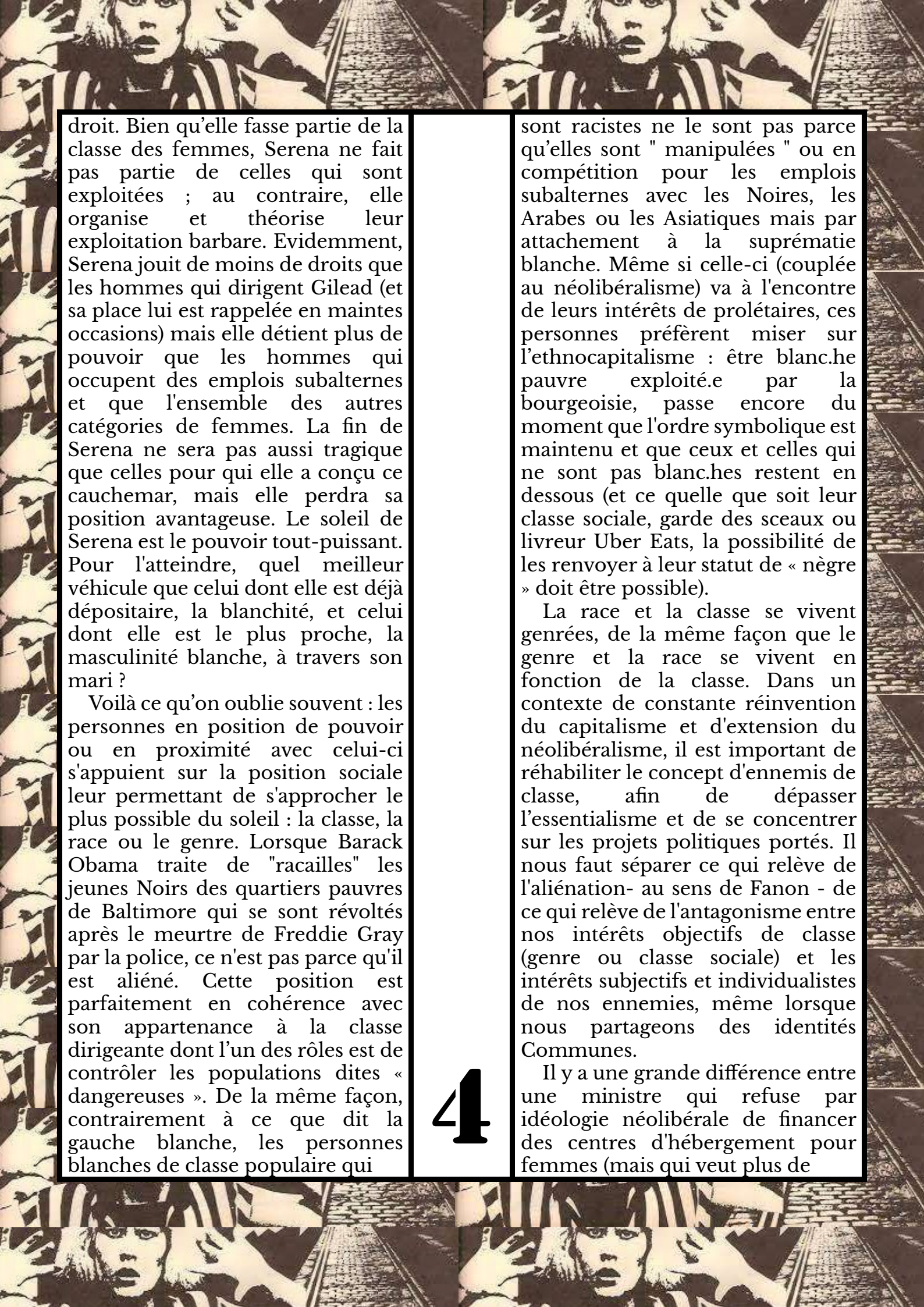
Certaines féministes, déçues par le positionnement de Catherine Deneuve, Carla Bruni et autres défenseuses de Polanski, se sont empressées de parler d'aliénation à leur propos. Partir du principe que des femmes devraient éprouver « naturellement » un sentiment de solidarité avec d'autres femmes victimes de violence et s'étonner du contraire, c'est leur prêter une essence progressiste. C'est oublier que la solidarité, qu'elle soit de race, de classe ou de genre, est une démarche politique. Une démarche qui demande de sortir de l'individualisation et de penser son

4.
Toni Morrison,
« What the Black Woman Thinks About Women's Lib » The New York Times (en ligne), 22 août 1971.

5.
Série adaptée en 2017 du roman de Margaret Atwood, La servante écarlate, Robert Laffont, 1987.

destin au sein d'un collectif. Si les groupes dominés sont plus enclins à cette solidarité, c'est d'une part parce que leurs conditions matérielles d'existence dépendent de la mise en commun du peu de ressources qui leur sont laissées et, d'autre part, pour se protéger de la violence systémique (aide pour le logement et les courses dans les quartiers populaires, aide entre les femmes lorsque l'avortement est interdit, garde d'enfant, prêt de papiers pour les personnes en situation de migration). La distribution différenciée des ressources et des places permet à certain.es de s'affranchir, en apparence, de toute solidarité interpersonnelle, car c'est toute la société qui travaille à leur bien-être. Je dis « en apparence » car, dans les faits, les groupes dominants sont très collectivistes et solidaires quand il s'agit de protéger leurs pouvoirs et leurs accès à la captation des ressources, tout en insistant dans le même temps sur les notions de méritocratie, de compétition et d'individualisme et en se dressant contre la notion de communauté.

On pourrait même parler de syndrome d'Icare pour qualifier cette tendance des groupes dominants à vouloir s'approcher sans fin du soleil. On peut voir une très bonne illustration de ce syndrome dans le personnage de Serena Joy Waterford dans la série *The Handmaid's Tale*⁵, Serena est l'une des principales théoriciennes de la dictature suprémaciste blanche patriarcale de Gilead où les femmes sont violées et n'ont aucun



droit. Bien qu'elle fasse partie de la classe des femmes, Serena ne fait pas partie de celles qui sont exploitées ; au contraire, elle organise et théorise leur exploitation barbare. Evidemment, Serena jouit de moins de droits que les hommes qui dirigent Gilead (et sa place lui est rappelée en maintes occasions) mais elle détient plus de pouvoir que les hommes qui occupent des emplois subalternes et que l'ensemble des autres catégories de femmes. La fin de Serena ne sera pas aussi tragique que celles pour qui elle a conçu ce cauchemar, mais elle perdra sa position avantageuse. Le soleil de Serena est le pouvoir tout-puissant. Pour l'atteindre, quel meilleur véhicule que celui dont elle est déjà dépositaire, la blancheur, et celui dont elle est le plus proche, la masculinité blanche, à travers son mari ?

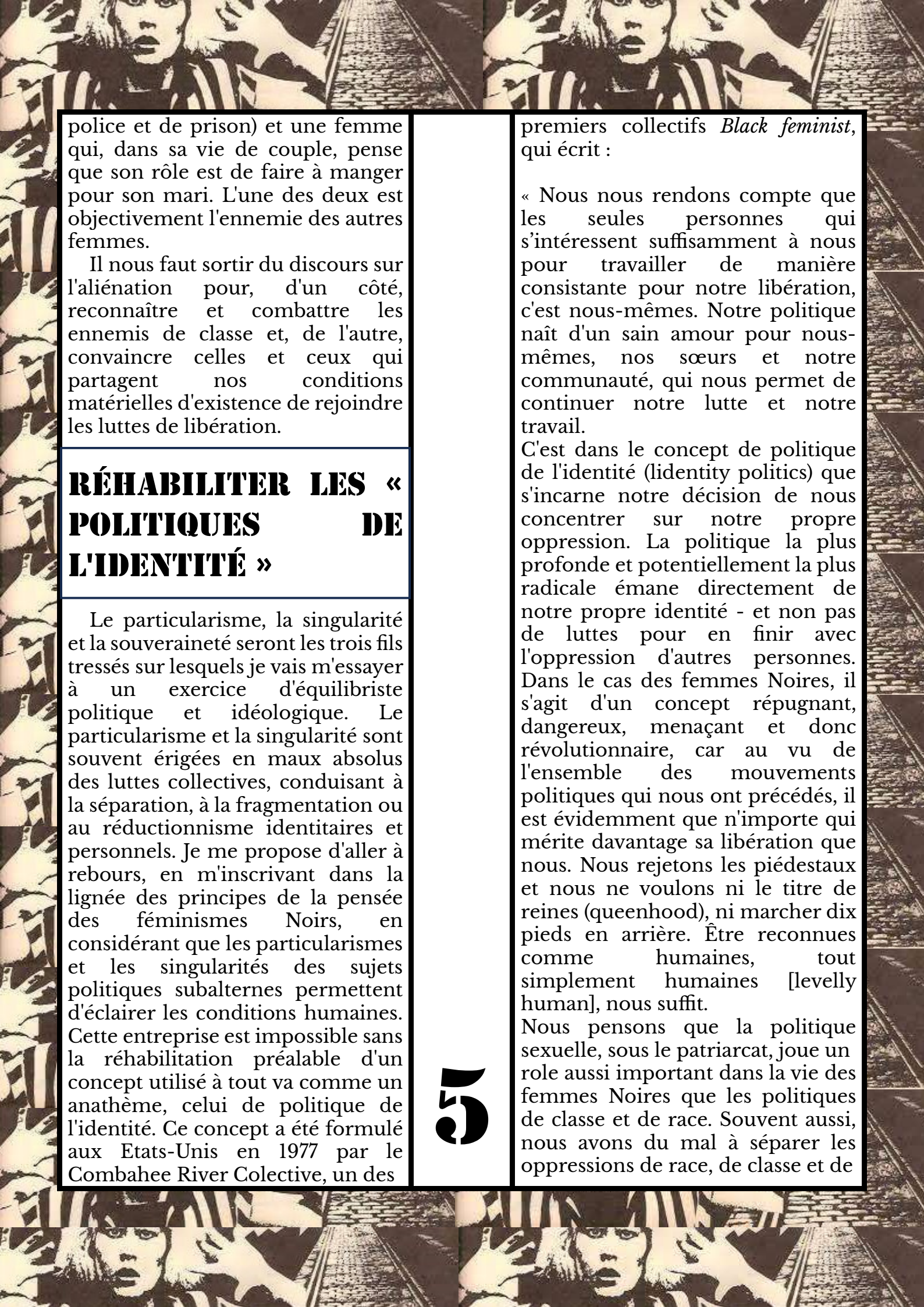
Voilà ce qu'on oublie souvent : les personnes en position de pouvoir ou en proximité avec celui-ci s'appuient sur la position sociale leur permettant de s'approcher le plus possible du soleil : la classe, la race ou le genre. Lorsque Barack Obama traite de "racailles" les jeunes Noirs des quartiers pauvres de Baltimore qui se sont révoltés après le meurtre de Freddie Gray par la police, ce n'est pas parce qu'il est aliéné. Cette position est parfaitement en cohérence avec son appartenance à la classe dirigeante dont l'un des rôles est de contrôler les populations dites « dangereuses ». De la même façon, contrairement à ce que dit la gauche blanche, les personnes blanches de classe populaire qui

sont racistes ne le sont pas parce qu'elles sont "manipulées" ou en compétition pour les emplois subalternes avec les Noires, les Arabes ou les Asiatiques mais par attachement à la suprématie blanche. Même si celle-ci (couplée au néolibéralisme) va à l'encontre de leurs intérêts de prolétaires, ces personnes préfèrent miser sur l'ethnocapitalisme : être blanc.he pauvre exploité.e par la bourgeoisie, passe encore du moment que l'ordre symbolique est maintenu et que ceux et celles qui ne sont pas blanc.hes restent en dessous (et ce quelle que soit leur classe sociale, garde des sceaux ou livreur Uber Eats, la possibilité de les renvoyer à leur statut de « nègre » doit être possible).

La race et la classe se vivent genrées, de la même façon que le genre et la race se vivent en fonction de la classe. Dans un contexte de constante réinvention du capitalisme et d'extension du néolibéralisme, il est important de réhabiliter le concept d'ennemis de classe, afin de dépasser l'essentialisme et de se concentrer sur les projets politiques portés. Il nous faut séparer ce qui relève de l'aliénation- au sens de Fanon - de ce qui relève de l'antagonisme entre nos intérêts objectifs de classe (genre ou classe sociale) et les intérêts subjectifs et individualistes de nos ennemies, même lorsque nous partageons des identités Communes.

Il y a une grande différence entre une ministre qui refuse par idéologie néolibérale de financer des centres d'hébergement pour femmes (mais qui veut plus de

4



police et de prison) et une femme qui, dans sa vie de couple, pense que son rôle est de faire à manger pour son mari. L'une des deux est objectivement l'ennemie des autres femmes.

Il nous faut sortir du discours sur l'aliénation pour, d'un côté, reconnaître et combattre les ennemis de classe et, de l'autre, convaincre celles et ceux qui partagent nos conditions matérielles d'existence de rejoindre les luttes de libération.

RÉHABILITER LES « POLITIQUES DE L'IDENTITÉ »

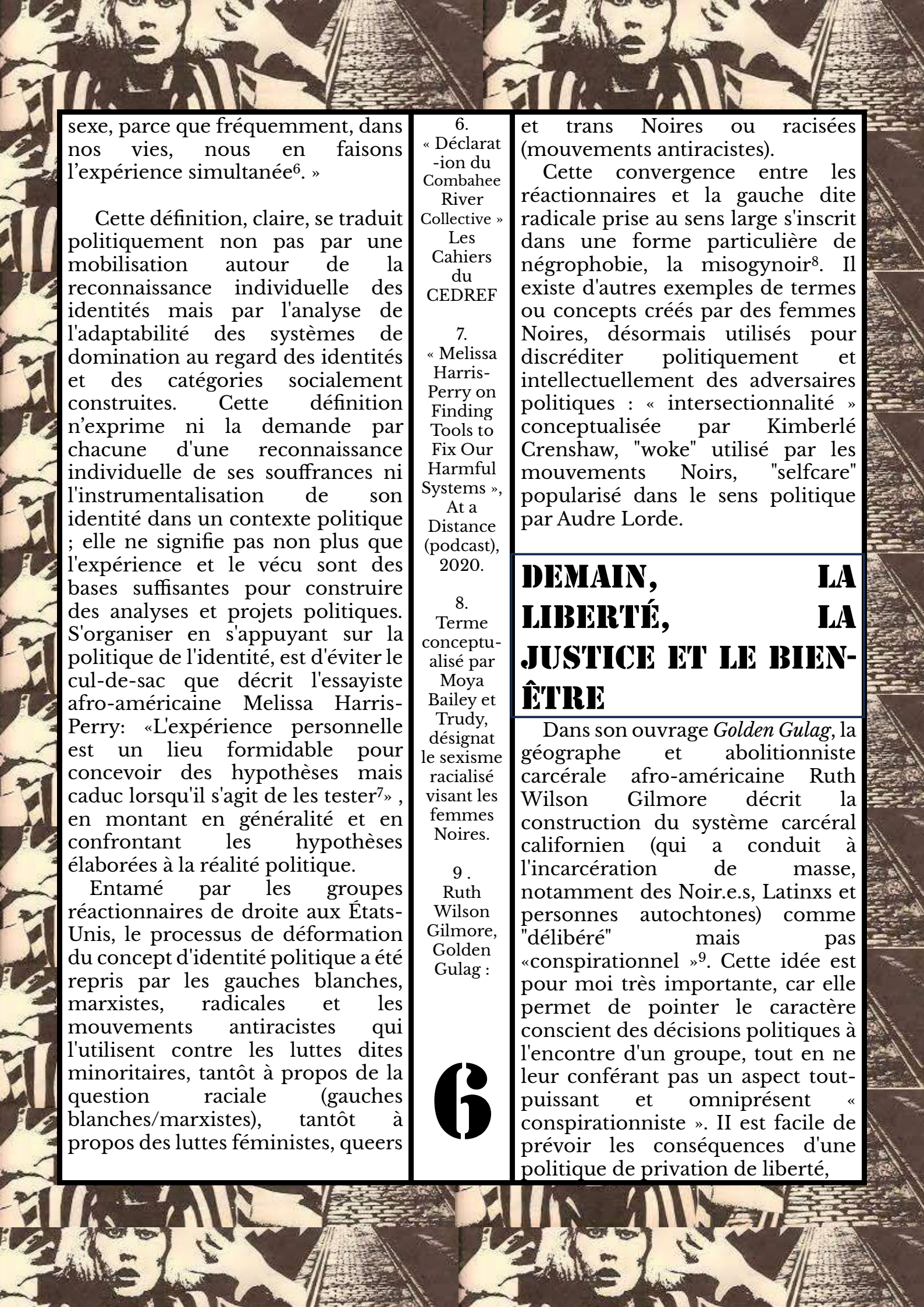
Le particularisme, la singularité et la souveraineté seront les trois fils tressés sur lesquels je vais m'essayer à un exercice d'équilibriste politique et idéologique. Le particularisme et la singularité sont souvent érigées en maux absolus des luttes collectives, conduisant à la séparation, à la fragmentation ou au réductionnisme identitaires et personnels. Je me propose d'aller à rebours, en m'inscrivant dans la lignée des principes de la pensée des féminismes Noirs, en considérant que les particularismes et les singularités des sujets politiques subalternes permettent d'éclairer les conditions humaines. Cette entreprise est impossible sans la réhabilitation préalable d'un concept utilisé à tout va comme un anathème, celui de politique de l'identité. Ce concept a été formulé aux Etats-Unis en 1977 par le Combahee River Colective, un des

premiers collectifs *Black feminist*, qui écrit :

« Nous nous rendons compte que les seules personnes qui s'intéressent suffisamment à nous pour travailler de manière consistante pour notre libération, c'est nous-mêmes. Notre politique naît d'un sain amour pour nous-mêmes, nos sœurs et notre communauté, qui nous permet de continuer notre lutte et notre travail.

C'est dans le concept de politique de l'identité (lidentity politics) que s'incarne notre décision de nous concentrer sur notre propre oppression. La politique la plus profonde et potentiellement la plus radicale émane directement de notre propre identité - et non pas de luttes pour en finir avec l'oppression d'autres personnes. Dans le cas des femmes Noires, il s'agit d'un concept répugnant, dangereux, menaçant et donc révolutionnaire, car au vu de l'ensemble des mouvements politiques qui nous ont précédés, il est évidemment que n'importe qui mérite davantage sa libération que nous. Nous rejetons les piédestaux et nous ne voulons ni le titre de reines (queenhood), ni marcher dix pieds en arrière. Être reconnues comme humaines, tout simplement humaines [levelly human], nous suffit.

Nous pensons que la politique sexuelle, sous le patriarcat, joue un rôle aussi important dans la vie des femmes Noires que les politiques de classe et de race. Souvent aussi, nous avons du mal à séparer les oppressions de race, de classe et de



sexe, parce que fréquemment, dans nos vies, nous en faisons l'expérience simultanée⁶. »

Cette définition, claire, se traduit politiquement non pas par une mobilisation autour de la reconnaissance individuelle des identités mais par l'analyse de l'adaptabilité des systèmes de domination au regard des identités et des catégories socialement construites. Cette définition n'exprime ni la demande par chacune d'une reconnaissance individuelle de ses souffrances ni l'instrumentalisation de son identité dans un contexte politique ; elle ne signifie pas non plus que l'expérience et le vécu sont des bases suffisantes pour construire des analyses et projets politiques. S'organiser en s'appuyant sur la politique de l'identité, est d'éviter le cul-de-sac que décrit l'essayiste afro-américaine Melissa Harris-Perry: «L'expérience personnelle est un lieu formidable pour concevoir des hypothèses mais caduc lorsqu'il s'agit de les tester⁷», en montant en généralité et en confrontant les hypothèses élaborées à la réalité politique.

Entamé par les groupes réactionnaires de droite aux États-Unis, le processus de déformation du concept d'identité politique a été repris par les gauches blanches, marxistes, radicales et les mouvements antiracistes qui l'utilisent contre les luttes dites minoritaires, tantôt à propos de la question raciale (gauches blanches/marxistes), tantôt à propos des luttes féministes, queers

6.
« Déclarat
-ion du
Combahee
River
Collective »
Les
Cahiers
du
CEDREF

7.
« Melissa
Harris-
Perry on
Finding
Tools to
Fix Our
Harmful
Systems »,
At a
Distance
(podcast),
2020.

8.
Terme
conceptu-
alisé par
Moya
Bailey et
Trudy,
designat
le sexisme
racialisé
visant les
femmes
Noires.

9.
Ruth
Wilson
Gilmore,
Golden
Gulag :

6

et trans Noires ou racisées (mouvements antiracistes).

Cette convergence entre les réactionnaires et la gauche dite radicale prise au sens large s'inscrit dans une forme particulière de négrophobie, la misogynoir⁸. Il existe d'autres exemples de termes ou concepts créés par des femmes Noires, désormais utilisés pour discréditer politiquement et intellectuellement des adversaires politiques : « intersectionnalité » conceptualisée par Kimberlé Crenshaw, "woke" utilisé par les mouvements Noirs, "selfcare" popularisé dans le sens politique par Audre Lorde.

DEMAIN, LA LIBERTÉ, LA JUSTICE ET LE BIEN- ÊTRE

Dans son ouvrage *Golden Gulag*, la géographe et abolitionniste carcérale afro-américaine Ruth Wilson Gilmore décrit la construction du système carcéral californien (qui a conduit à l'incarcération de masse, notamment des Noir.e.s, Latinxs et personnes autochtones) comme "délibéré" mais pas « conspirationnel »⁹. Cette idée est pour moi très importante, car elle permet de pointer le caractère conscient des décisions politiques à l'encontre d'un groupe, tout en ne leur conférant pas un aspect tout-puissant et omniprésent « conspirationniste ». Il est facile de prévoir les conséquences d'une politique de privation de liberté,

d'exploitation et de surveillance sur une catégorie, ces décisions sont pas prises dans le cadre d'un grand schéma de conspiration. Elles sont la conséquence de l'opportunisme politique structurel que produit la démocratie électorale néolibérale dans un climat de plus en plus ethnonationaliste. A chaque élection, il faut aller plus loin, ajouter de la coercition à la coercition. Si ces décisions sont délibérées, notre organisation politique pour les démanteler doit l'être tout autant.

L'objet principal de cet ouvrage est le pouvoir et son sujet politique, les femmes Noires. J'ai procédé à des choix idéologiques, théoriques et politiques servant à éclairer tant mes analyses que les objectifs politiques afroféministes et révolutionnaires, en mettant au centre une ambition qui est perçue comme inattendue venant des femmes Noires : la quête de pouvoir - le pouvoir intime et quotidien sur nos corps, esprits et devenirs mais aussi le pouvoir émanant d'une organisation collective ciblant le contrôle des moyens de production et l'autonomie politique et sociale.

Bien que l'afroféminisme contemporain soit analysé et commenté par les milieux universitaires (peu) et médiatiques (beaucoup trop), les ouvrages issus d'une démarche militante réflexive traitant de la politisation et de la condition des femmes Noires dans le contexte français sont plus que rares¹⁰. Ce livre veut donner corps à

Prisons, Surplus, Crisis and Opposition in Globalizing California, University of California, 2007.

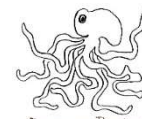
10. Hormis le livre du collectif Mwasi, Afrofem, Sylleps, 2018.

une parole militante contemporaine exprimée à la première personne, du singulier comme du pluriel. Le Je, comme militante afroféministe et productrice de pensée politique. Le Nous, en tant que mouvement politique. Ces deux paroles n'auront pas pour but de témoigner mais d'explicitier et de proposer des pistes de réflexion autour du pouvoir, du particularisme, de la singularité et de la souveraineté.

Cette réflexion porte sur les espaces où se déploient la domination, la violence et le pouvoir ; elle s'intéresse aux formes que le pouvoir revêt, aux formes que l'on vise collectivement, aux stratégies pour le prendre (renversement du rapport de force, création d'un mouvement de masse), et à l'objectif qu'on lui assigne (collectivisation des moyens de production, abolition du patriarcat et du racisme).

Cet essai est une proposition afroféministe radicale pour toutes les conditions subalternes, une déclaration qui vient signifier au plus grand nombre l'intention révolutionnaire que porte l'afrofemisme. Cette déclaration ne vient ni demander, ni réclamer ; elle vient notifier un projet qui vise à faire advenir un monde nouveau.

Pour nous joindre, nous proposer un texte ou être informé.es de nos discussions mensuelles, contactez-nous à editions-communes-brochures@proton.me. Vous pouvez aussi retrouver nos autres textes sur le site communesbrochures.noblogs.org



· Editions Communes Brochures ·